

INTERVIEW DE L'ACTRICE ANNE PARILLAUD

# « J'ai besoin d'être inspirée »

Membre du jury du 4<sup>e</sup> Festival du film de la Réunion, l'actrice Anne Parillaud est arrivée hier matin dans le département. Et s'est pliée de bonne grâce à l'exercice de la question... Lunettes de soleil pour filtrer et protéger, chemisier et short blanc immaculé, décontractée et souriante, elle a dévoilé une partie de son âme. Si elle restera éternellement la « Nikita » de Luc Besson, un rôle qu'elle aime et qu'elle ne renie pas, elle aspire à offrir un autre grand et inoubliable personnage à son public.

– Anne Parillaud, l'interview, c'est un exercice que vous aimez ou pas ?

– J'aurais tendance à dire que ça dépend de l'interviewer... Mais non, en fait, ça ne me dérange pas du tout. C'est une question qu'on ne m'a jamais posée mais je crois qu'il est important de communiquer.

– Y a-t-il des questions que vous redoutez ou auxquelles vous refusez de répondre ?

– La réponse standard est de dire que oui, tout ce qui concerne la vie privée, tout ce qui est trop intrusif me gêne. Même aussi, parfois des choses qui me touchent personnellement. On a tendance à être comédien pour s'échapper de sa propre histoire et, bizarrement, les interviews nous ramènent à nous-mêmes et ça peut être ambigu.

– Est-ce que, aujourd'hui, près de trente ans après, les gens vous appellent toujours « Nikita » ?

– Oui. Les succès comme ça sont toujours à double tranchant. C'est positif et inoubliable. Dans une carrière, c'est vraiment beau de savoir qu'il y a un personnage qui a existé à un niveau si haut. L'envers de ça, c'est qu'il est aussi très dur de s'en défaire et qu'il existe le challenge de faire exister d'autres personnages. Tant qu'on n'apporte pas une charge aussi puissante que Nikita, les gens restent avec elle. Mais j'aime bien parce que c'est intéressant pour moi. C'est à moi d'aider les gens à en faire le deuil grâce à une autre création. Ça génère du désir, de l'excitation, de la création.

## « l'acteur est le mieux placé pour situer où est son désir »

– Cet autre rôle fort, vous l'attendez, l'espérez, le recherchez ?

– Oui, absolument. Et même, justement, je vais le créer.



Parce que l'acteur est parfois le mieux placé pour situer où est son désir, pour savoir de quoi il est capable et dans quel autre univers il peut véhiculer des émotions. J'ai initié un projet sur lequel je travaille depuis dix ans. Il s'agit du personnage de « La Brinvilliers », qui était une courtisane sous Louis XIV. C'était une empoisonneuse. Elle est décrite comme un monstre. Mon challenge sera de la présenter comme une victime, de toucher les gens et de les obliger à avoir un regard plus tolérant en connaissant son histoire et son parcours exact.

– Pourquoi un tel projet ?

– Parce que les gens ne me voient pas forcément dans une aventure historique. Je représente plutôt une certaine modernité et une espèce de rebelle beaucoup plus rock'n roll que ce que je désire vraiment. Faire une marquise sous Louis XIV

donnera une image totalement différente et nouvelle.

– Y a-t-il dans cette démarche une recherche personnelle, une identification ?

– C'est l'idée du jugement qui me touche. Le point commun que je peux avoir est que ma vraie motivation était le Droit. Je voulais être avocate, pas actrice. Avocat de la défense parce que ce qui me touchait était de prendre des gens qui étaient condamnés. La vie m'a entraînée ailleurs mais les personnages qui m'ont attirés dans mes rôles étaient toujours des gens jugés. Tout mon challenge a été de réhabiliter ces gens et qu'on comprenne leur parcours. Il y a toujours une cause à un acte. J'ai souvent interprété des gens marginaux, hors cadre, des gens qui ont cherché à identifier une vérité. Des gens qui sont dans une liberté d'eux-mêmes mais qui ne sont pas

équilibrés. Ils survivent avec le matériel interne qu'ils ont.

## « Ce n'est pas dans la perfection qu'on apprend le plus »

– Quand on est acteur on est souvent jugé sur des apparences. En avez-vous souffert ?

– Oui. J'ai commencé par des films qui n'étaient pas dans mon univers mais je faisais mon apprentissage. J'ai été immédiatement jugée alors que les esquisses d'un peintre, on ne les montre pas, on seulement quand il est connu ; les premières lignes d'un écrivain, pareil. L'acteur, malheureusement, ses essais sont exposés et jugés. C'est difficile parce que

quand on débute, on n'a pas la lucidité. Je ne renie pas ce que j'ai fait parce que je savais pourquoi je le faisais et que j'ai énormément appris. Et c'est comme dans la vie, ce n'est pas dans la perfection qu'on apprend le plus. C'est en se perdant qu'on trouve le mieux son chemin. Ce qui est difficile c'est que, après, il faut tout refaire basculer. Et c'est dur de faire bouger les références, les idées. Ça m'a pris beaucoup de temps.

Quand c'est fait, il faut acquiescer une certaine liberté et dire j'ose affronter de nouveau la critique et le jugement. C'est seulement maintenant que je commence à assumer qui je suis. Je commence à comprendre, je l'assume et je veux le partager. Mais ça demande une maturité et une force. Il faut être capable de ne pas avoir envie de séduire tout le monde, ne pas plaire à tout le monde. Ça peut créer une solitude qu'il faut accepter de vivre. Quand on est jeune on est trop vulnérable et on passe à côté de notre personnalité. Surtout la mienne qui est très radicale qu'on a pu voir à travers certains rôles même si je me cachais derrière. Aujourd'hui je suis prête à vivre et à accepter ce que je suis...

– Alors, qui êtes-vous ?

– (Hésitation...) Je me vois assez simple mais la simplicité peut apparaître très complexe. Je suis quelqu'un qui est sur une route où l'intégrité, l'authenticité, une certaine forme de vérité, sont mes valeurs. Ça, ce n'est pas facile à gérer et à vivre. La radicalité est souvent proche de l'intolérance et il faut apprendre à montrer que ses choix, ses opinions, sont des pulsions qui ne sont pas artistiques, calculées, fabriquées. Je crois que nous sommes tous différents mais ça ne se voit pas parce qu'on a des problèmes d'appartenance. Personne ne veut être isolé. Moi comme les autres, j'ai souffert de penser être différente mais cette différence je veux la vivre pleinement.

ment aujourd'hui.

– Si votre carrière s'arrêtait aujourd'hui...

– Je pense que je serais passée à côté. Justement en fonction de ce que j'ai expliqué, je démarre seulement sous mon égide personnelle. J'aurais l'impression que tout mon apprentissage n'a pas pu être mis en pratique. Aujourd'hui je me sens prête pour des aventures ou des personnages que je n'aurais pas pu faire avant. Je n'aurais jamais eu cette sensation-là avant. Si ça s'arrêtait maintenant, je serais très frustrée.

– Avez-vous des regrets de ne pas avoir été avocate ?

– Je pense que je suis avocate de manière indirecte au travers de mes personnages. Non, pas de regrets parce que le monde créatif est un monde auquel je n'avais pas accès étant enfant. Je ne pensais pas devenir comédienne. Le hasard m'a conduit dans cette dimension artistique que je n'aurais pas pu exercer dans le Droit. Il y aurait eu moins de folie et j'ai découvert que la folie que j'avais en moi était un privilège énorme dans le métier que je fais. Je suis heureuse que le destin m'ait entraîné dans un monde où des éléments de ma personnalité peuvent exister.

## « Quand j'arrête un film, je me demande si je vais en faire un autre »

– Quand une actrice ne tourne pas, doute-t-elle, a-t-elle peur de ne plus être aimée ?

– Il existe en permanence le doute. Quand j'arrête un film, je me demande si je vais en faire un autre. Plus le temps passe et plus les choses s'aggravent au niveau de la perception mais, pour moi, le doute est permanent. Quand je fais le film, après le film, quand je vois le film. Si on cherche à être sécurisé il ne faut pas venir dans un univers qui fragilise et qui rend vulnérable et paranoïaque. C'est la maturité qui vous permet d'utiliser la fragilité sans se laisser atteindre par elle. Il m'est souvent arrivé de ne pas travailler pendant longtemps parce que j'ai un vrai problème d'engagement. Je ne suis pas une comédienne qui joue, ça ne m'intéresse pas. Je suis une comédienne qui incarne et j'ai absolument besoin d'être inspirée. S'il n'y a pas le déclic amoureux dans la quête d'un rôle, ça ne marche pas.

– Pour finir, existe-t-il une question qu'on ne vous pose jamais et à laquelle vous aimeriez répondre ?

– Non. Je ne me pose jamais cette question parce que je suis quelqu'un de réservée et pudique et je n'aurai jamais envie de dire quelque chose qu'on ne me demande pas. Si on ne me le demande pas, il n'y aura pas le désir de dire. La question est liée à la réponse. J'aime ce qu'on me demande et quand je n'aime pas, je ne réponds pas...

Propos recueillis par Hervé COLIN

## TROIS QUESTIONS A MADAME LA PRESIDENTE

# « Le cinéma, c'est ça »

Présidente du Festival du cinéma de la Réunion, Fabienne Redt est heureuse de proposer un programme exhaustif qui représente une certaine idée du cinéma.

– Fabienne Redt, à l'aube de cette quatrième édition, existe-t-il encore une certaine forme d'appréhension ?

– Tout se passe bien, le jury est arrivé, la marraine (NDLR Nathalie Baye) aussi. L'ambiance est douce. J'espère simplement que le public verra nombreux. L'année dernière nous avions eu 7 200 personnes, j'espère que ça sera pareil cette année.

– Le choix des films vous satisfait à 100 % ou avez-vous raté des films que vous désiriez ?

– Oui, je suis satisfaite. Nous sommes plusieurs personnes à choisir et la parti pris du festival est d'offrir un choix hétéroclite dans des genres différents. On passe de la comédie au thriller et ce panache nous intéresse. Le

cinéma, c'est tout ça. On ne rougit pas du film intimiste ou de la comédie. Cette année, on propose une sélection du film indien sur la plage. On espère que le public sera présent. Proposer du cinéma indien, c'est une aventure parce qu'il ne s'exporte pas et qu'il a fallu faire sous-titrer tous les films à Bombay.

– Pourquoi le papillon comme emblème du festival cette année ?

– Depuis la première édition on était sur la pellicule. En forme d'île de la Réunion, en forme d'arbre... et j'en avais assez. Je trouve que le papillon représente le talent qui s'envole et on est sur du jeune talent ici. On a trouvé que l'image était jolie.

H.C.



Fabienne Redt présidente du Festival du film de la Réunion (Photo Thierry Villendeuil).



INTERVIEW PASCAL MONTRouGE

# Le cinéma est nécessaire à la compréhension du monde

Pascal Montrouge fait partie du jury du 4<sup>e</sup> Festival du film de la Réunion qui débute demain à Saint-Paul. Le chorégraphe originaire de l'île, «un yab de chez yab» comme il se définit, doit également présenter le film de Jacques Demy, «Les demoiselles de Rochefort». Le festival a en effet décidé de faire la part belle à la danse cette année. Il y en aura pour tous les goûts.

- Vous êtes connu pour être chorégraphe. Pour quelle raison avez-vous accepté d'être membre du jury lors de la 4<sup>e</sup> édition du Festival du film de la Réunion ?

- C'est toujours intéressant pour moi de donner la possibilité à un public de prendre conscience que chacune des disciplines n'est pas cloisonnée. Je fais du spectacle vivant qui n'est pas incompatible avec la discipline cinématographique. Il faut rendre poreuses et perméables les disciplines et non pas hermétiques. Ça procède presque de l'ironie saine.

- La danse n'est-elle quand même pas plus élitiste que le cinéma ?

- Dans toute discipline, il existe du spectacle, du divertissement mais aussi de la recherche et de l'expérimentation. Prenez l'exemple du réalisateur Patrice Leconte, le président du jury. Entre «La fille sur le pont» et «Les bronzés», l'écart est énorme.

- Quels cinéastes vous touchent ?

- J'aime le cinéma qui m'interroge sur ce qu'est l'humain. Je suis attiré par un travail comme celui d'Arnaud Desplechin ou par le réalisateur Lars Von Trier. Le travail de Bergman aussi m'attire avec cette tension entre les individus. Mais je fais preuve d'éclectisme dans mes goûts. «Valse avec Bachir» ou «Persépolis» sont deux films qui m'ont marqué. J'aime la diversité dans le cinéma. Je ne vais pas boudier mon plaisir devant une bonne comédie que je peux partager avec des amis. Un des films qui m'a le plus marqué est «Merci la vie», à la fois une comédie et un conte philosophique.

- Vous semblez plus attiré

par le cinéma engagé...

- Qu'est-ce que ça veut dire engagé ? D'abord, je fais juste une constatation. Je suis attiré par les gens qui travaillent en famille, avec les mêmes acteurs. Comme Bergman. Est-ce que parler des rapports humains c'est être engagé ? Si porter un regard sur ses contemporains ou provoquer la réflexion, c'est être engagé, alors oui, j'aime le cinéma engagé. Je pense que la culture, et donc le cinéma, c'est un acte nécessaire à la compréhension du monde. C'est une voie comme peut l'être la politique. Et ça peut être très ludique.

**«Si provoquer la réflexion, c'est être engagé, alors j'aime le cinéma engagé»**

- Vous allez présenter le long-métrage de Jacques Demy, «Les demoiselles de Rochefort», dans le cadre d'un atelier dont le thème est la danse. Quel regard portez-vous sur ce film ?

- C'est un film que l'on pourrait qualifier de naïf, «fleur bleue» ou superficiel mais c'est plus que tout cela. Il traite de «serial killers», de filles mères, de l'exil. C'est ça aussi l'art d'un créateur. Il ne suffit pas d'avoir une idée, il faut trouver la forme qui porte le mieux cette idée.

- Vous avez travaillé avec Jacques Demy dans «Trois places pour le 26». parlez nous de cette expérience.

- J'étais danseur. J'avais 20 ans et je commençais ma carrière. Je venais de quitter la Réunion. C'était quelque chose de magique.

- Avez-vous connu d'autres expériences au cinéma ?

- J'ai travaillé sur «Dancing machine», avec deux monstres sacrés, Patrick Dupont et Alain Delon. Bon, le film n'est pas un chef-d'œuvre mais c'était une belle expérience. Je retiens que plus les gens sont talentueux, plus ils sont simples, modestes, respectueux de la personne qu'ils peuvent avoir en face. Le talent n'est pas une preuve d'arrogance.

- Comment allez-vous aborder votre travail en tant que membre du jury ?

- J'arrive avec des goûts et une sensibilité. Je vais entrer dans le jury par cet angle-là.

- Que pensez-vous de la culture que l'on propose aux Réunionnais ?

- Il y a du bon et du moins bon. Ça pourrait être mieux vu ce qu'offre le 21<sup>e</sup> siècle.

- Et la culture réunionnaise ?

- Il y a de belles choses très intéressantes au niveau de la création locale. Il faut continuer et accentuer le soutien aux artistes réunionnais et à la nouvelle génération, qu'elle soit traditionnelle ou contemporaine. Il ne faut jamais oublier qu'entre un artiste et son public, il y a un programmeur, un diffuseur. C'est à lui qu'incombe la découverte, l'aide et le soutien. Si vous allez uniquement dans un sens, vous enlèvez la compréhension de l'autre, vous l'amputez de quelque chose. L'équilibre est important dans tout.

Propos recueillis par Frédéric BANC



Pascal Montrouge est un créateur qui tend vers l'ouverture et le partage. (Photo Pascale Béréjoun)

## Zoom a li

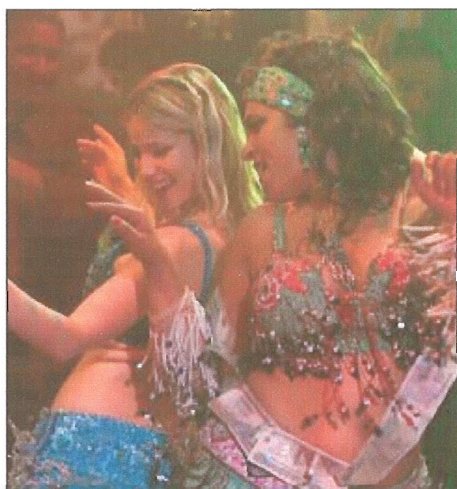
### Pascal Montrouge

C'est à 5 ans que Pascal Montrouge découvre la danse à la télévision. Dès lors, le petit «Yab» sait qu'il en fera son métier. Pas facile pourtant de faire passer le message auprès de sa famille. A 17 ans, il quitte son île natale pour la métropole où il entame sa carrière de danseur. «J'avais une rage saine. Je ne me voyais faire autre chose», explique-t-il. A force de volonté, de courage et de talent, il grandit dans son art, côtoie les plus grands et devient chorégraphe. Il a créé pas moins de 13 chorégraphies qui ont tourné dans le monde entier. «Un artiste ne doit pas avoir de frontières», prévient-il. Il dirige aujourd'hui une compagnie de danse. On lui doit notamment la création du festival «Saint-Denis danses», l'année dernière, qui avait connu un réel succès.

## UN AUTRE REGARD SUR LE CINEMA

# Faut que ça danse

A travers le regard de trois réalisateurs venant d'univers différents, partez à la découverte du cinéma en dansant.



Cette année, le festival de Saint-Paul propose d'aborder la danse dans le monde à travers les longs-métrages de trois réalisateurs.

Le franco-marocain Nabil Ayouch ouvre le bal avec la projection de son film sorti cette année, «Whatever Lola wants», sept ans après «Ali Zaoua, prince de la rue». Le réalisateur décrit son dernier film comme «un conte moderne». C'est la rencontre de l'Occident et de l'Orient à travers la danse orientale. Des thèmes tels que l'homosexualité ou la place des femmes dans la société musulmane y sont notamment abordés.

Un des classiques du cinéma français, «Les demoiselles de Rochefort» de Jacques Demy, fait également partie de cette sélection. Catherine Deneuve et sa sœur Françoise Dorléac sont à l'affiche de ce long-métrage sorti en 1968 dans les salles. Deux

sœurs jumelles (vous devez connaître la chanson) passionnées de danse rêvent de conquérir Paris et de découvrir l'amour. «Les demoiselles de Rochefort» est un des plus gros succès de la comédie musicale française. La musique du film a été composée par Michel Legrand. A noter la présence dans le casting de Gene Kelly («Un américain à Paris»)

Le troisième film est un Bollywood. «Devdas», c'est l'histoire de Devdas donc, interprété par Shahrukh Khan, jeune homme issu d'une famille riche qui est parti étudier en Angleterre. Il revient sur sa terre natale et cherche à conquérir le cœur d'une fille de condition modeste, malgré les réticences de sa famille. «Devdas», de Sanjay Leela Bhansali, est la sixième adaptation cinématographique d'un roman publié en 1917.

F.B.

## GROS PLAN

La danse dans le monde est un des thèmes abordés lors du festival.

Trois films, projetés à l'espace Leconte-de-Lisle de Saint-Paul, viendront illustrer ce thème.

Les séances sont gratuites.

- mercredi 5 novembre à 19 h : «Whatever Lola wants» de Nabil Ayouch.

- jeudi 6 novembre à 19 h : «Les demoiselles de Rochefort» réalisé par Jacques Demy et présenté par Pascal Montrouge.

- vendredi 7 novembre à 18 h 30 : «Devdas» de Sanjay Leela Bhansali, présenté par Milind Soman.

- En outre, lors des projections gratuites sur la plage des Brisants, vous pourrez voir le film «Om shanti om» de Farah Khan, le vendredi 7 novembre à partir de 19h.



CINEMA INDIEN MILIND SOMAN

# L'ambassadeur du cinéma indien

Milind Soman, 95 000 occurrences sur Google, est une star dans son pays. Acteur et réalisateur depuis quelques années, il s'est surtout fait connaître par des photos de mode et ses aventures amoureuses. Pour la seconde fois, il est l'invité du Festival du film de la Réunion qui se tiendra du 4 au 8 novembre à Saint-Paul. Entretien avec un ambassadeur du cinéma indien.

**Le Quotidien :** Vous connaissez déjà la Réunion ?

**Milind Soman :** Oui. J'étais déjà venu il y a deux ans dans le cadre du festival du film de la Réunion.

– Qu'en avez-vous pensé ?

– Je ne suis pas resté très longtemps. J'ai du remballer mes affaires très vite pour rentrer en Inde. Ma première impression est celle d'un petit paradis. Un endroit qui n'a pas encore été abîmé. J'ai visité beaucoup d'îles de l'océan Indien et ce qui m'a marqué à la Réunion c'est l'équilibre entre la nature et le progrès.

– Dans quel cadre étiez-vous venu ?

– A l'époque j'avais été invité pour présenter mon dernier film en tant qu'acteur, « Valley of Flowers ».

– Allez vous présenter un de vos films cette année encore ?

– Pas du tout. L'équipe du festival m'a demandé de revenir cette année pour présenter le cinéma indien aux spectateurs réunionnais. C'est important pour moi car j'ai souvent l'impression que les personnes en dehors de l'Inde confondent le cinéma indien et Bollywood. En réalité Bollywood n'est qu'un genre parmi d'autres. Il y a beaucoup d'autres styles de cinéma en Inde. Nous avons plusieurs langues, plusieurs régions et différentes cultures.

– Qu'avez-vous choisi pour représenter votre pays ?

– J'ai choisi trois films. Le premier est dans la plus pure tradition Bollywoodienne. « Oshan sweet home » a été un

très grand succès populaire cette année. Le second, « Ikbal », est également en Hindi mais dans un genre différent, plus réaliste. Disons, avec moins de packaging. Le troisième film ?, enfin, est en langue Marathi. C'est un film à petit budget, plus terrien. Je voulais présenter ces trois aspects différents et complémentaires du cinéma indien.

**« Ce qui m'a marqué à la Réunion, c'est l'équilibre entre la nature et le progrès »**

– On vous décrit souvent comme un mannequin devenu acteur, qu'en est-il exactement ?

– J'ai commencé ma carrière dans les médias en tant que mannequin de mode, de 1988 à 1995. Et puis j'ai décidé de faire de la production en même temps que de jouer. D'ailleurs j'ai souvent produit des films dans lesquels j'avais un rôle. En fait, j'aime les deux, j'adore jouer et j'adore produire. A côté de ça j'ai aussi monté ma propre société et je m'occupe d'événementiel de toute sorte dans toute l'Inde. Et même dans le monde entier d'ailleurs.

– Quelle est votre actualité du moment ?

– Oh, c'est la routine. J'ai un film en post-production et deux films en développement.

En plus de nombreux travaux pour la télévision.

– Où vivez-vous actuellement ?

– Mes parents sont Indiens mais je suis né en Ecosse. C'est quand j'ai eu 8 ans qu'il ont décidé de rentrer au pays. Depuis je vis à Bombay.

– Mais vous parlez français ?

– Heu, ben non.

– Pourtant vous êtes marié à une actrice française ?

– En fait... Pour tout vous dire, nous venons de nous séparer... Je suis vraiment désolé.

– Oh, mince ! Pardon. Non c'est moi...

– Merci. Ce n'est pas grave, vous ne pouviez pas savoir. Mais pour répondre à votre question, je n'aurais plus jamais l'occasion de pratiquer le Français. Enfin, je dis ça mais on ne sait jamais ce qui peut se passer pendant ma visite à La Réunion...

– Au fait, j'aurais besoin d'une photographie récente pour illustrer mon article ?

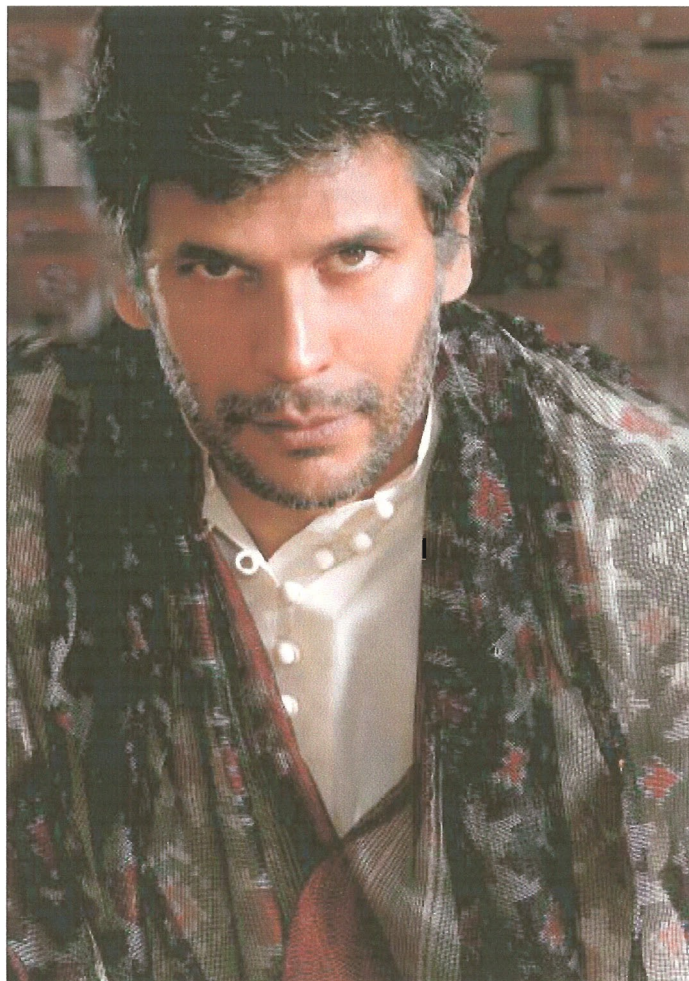
– Alors, justement. Il y a un petit problème...

– Ah, bon, il y a des problèmes de droit à l'image ?

– Non, non, ce n'est pas ça. Voyez-vous, j'ai porté la barbe et les cheveux longs pendant plusieurs années et là je viens juste de les couper et je n'ai pas de photos récentes...

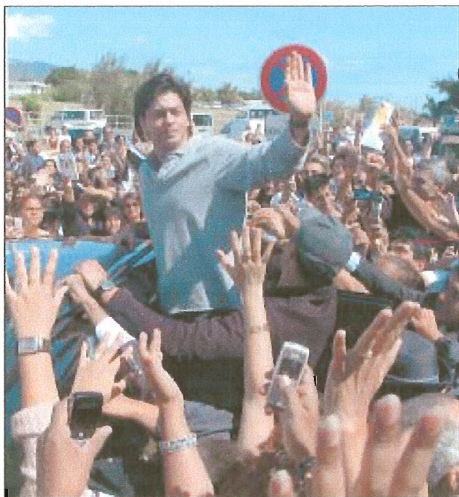
Propos recueillis par  
Stéphanie MARQUI

Etant donné la tournure de l'entretien, nous nous sommes abstenus de lui parler du film alternatif « Milind Soman m'a rendu gay », en hommage à sa grande beauté...



Milind Soman représentera le cinéma indien au Festival du film de la Réunion.

## L'Inde, le plus gros producteur de films au monde



Sharukh Khan à son arrivée à Gillot. C'est la folie... (Photo d'archives Emmanuel Grondin)

Mille films, c'est ce que produit en moyenne l'Inde chaque année, un chiffre qui place le pays au premier rang mondial, devant les Etats-Unis. Un chiffre à nuancer.

D'abord, les plus gros succès locaux au box-office avoisinent les 14 millions d'entrées, ce qui à l'échelle du pays (plus d'un milliard d'habitants) n'est pas si énorme.

Ensuite, le cinéma indien a du mal à s'exporter à l'étranger, exception faite des films « Bollywoodiens ».

Ceux-ci, produits dans la ville de Bombay (« Bollywood » étant la contraction de Bombay et de Hollywood), représentent à peine un tiers de la production totale d'œuvres cinématographiques du sous-continent. Par an, quelque 300 long-métrages sortent des studios de Bombay. Le cinéma indien hors de ses frontières souffre donc de l'image véhiculée par « Bollywood », véritable phénomène de mode dans le monde occidental.

Des histoires d'amours impossibles qui finissent le plus souvent de belle manière, le tout dans des décors de rêve avec des chorégraphies irréprochables sont autant d'ingrédients qui plaisent au public.

La dernière visite de l'acteur Sharukh Khan, figure emblématique de ce type de cinéma, remonte, sur notre île, au mois d'août 2005. La star indienne, qui venait pour un concert, avait été accueillie par des centaines de personnes à son arrivée à Gillot avant d'être reçue en grandes pompes par Paul Vergès lui-même, le président de la Région.

En France, Sharukh Khan a inauguré il y a quelques mois sa statue de cire au musée Grévin, devenant le seul ressortissant indien à y figurer... avec Gandhi.

Il n'y a pourtant pas que « Bollywood » dans le cinéma indien. Ce n'est pas à Bombay mais dans le sud du pays qu'est produit le plus grand nombre de films, plus de 600 chaque

année. Le cinéma indien est en fait une industrie régionale plus que nationale. Chaque Etat produit dans sa langue ses propres œuvres, lesquelles ne sont pas forcément vues dans les autres Etats du pays. Il est ainsi difficile de voir un film bengali à Madras.

L'industrie cinématographique indienne fonctionne en vase clos. Les raisons de cette autarcie sont avant tout idéologiques. Les dirigeants politiques rechignent à voir le pays infiltré par la vision occidentale, jugée pour beaucoup comme subversive. Exceptés les « blockbusters » américains, peu de films étrangers arrivent sur le marché.

Mais les choses sont en train de changer. Déjà, des DVD de cinéastes « cultes », Scorsese par exemple, circulent entre les mains de la jeunesse du pays. La jeune génération est de plus en plus attirée par le cinéma étranger.

Frédéric BANC

### Zoom

■ **Trois projections sur la plage des Brisants.** Les trois films indiens sélectionnés par l'acteur Milind Soman sont projetés mercredi 5, jeudi 6 et vendredi 7 sur la plage des Brisants à partir de 19h. Les séances sont gratuites.

– Mercredi : « Tingya », comédie dramatique réalisée par Mangesh Hadawak, durée 1h 56. Un fermier criblé de dettes veut vendre son buffle. Son fils de 7 ans, qui considère l'animal comme son frère, s'y oppose.

– Jeudi : « Ikbal », comédie dramatique de Nagesh Kukunoor, durée 2h 30. Iqbal a pour ambition de devenir joueur de cricket alors que son père pense que sa place est dans les champs.

– Vendredi : « Om shanti Om », Bollywood de Farah Khan, avec Sharukh Khan. Durée 3 heures. Un figurant a pour ambition de percer dans le cinéma.



## nouveau

■ **Babylon A.D.**  
Un mercenaire d'Europe de l'Est doit convoier jusqu'à New-York une jeune femme. Mais de gros méchants veulent s'emparer de la fille promise à un bel avenir. Le dernier film de Mathieu Kassowitz est une grosse production américaine au casting imposant. Avec Vin Diesel, Mélanie Thierry, Michelle Yeoh et Gérard Depardieu. Genre : thriller, science-fiction. Durée 1 h 41.



■ **Leur morale et la nôtre.** Plongez dans l'univers d'un couple de Français bien sous tous rapports. Il faut dire qu'ils ont une certaine morale. Mais leurs beaux principes, c'est uniquement aux autres qu'ils les appliquent. Genre : comédie. Avec André Dussolier et Victoria Abril. Durée 1 h 40.



## en bref

■ **Hilary Swank s'intéresse à l'hygiène de vie des Françaises.**

L'actrice américaine Hilary Swank, 34 ans, a acquis les droits d'adaptation d'un livre au succès international qui explique comment les Françaises parviennent à garder la ligne. « Ces Françaises qui ne grossissent pas... : comment font-elles ? » de Mireille Guiliano. Swank a été meilleure actrice en 2000 pour « Boys don't cry » et en 2005 pour « Million Dollar Baby ». L'ouvrage tente d'expliquer comment des Françaises parviendraient à garder la ligne malgré leur supposé amour pour les pâtisseries et la bonne chère. Intitulé en anglais « French women don't get fat » (Les Françaises ne grossissent pas), le livre avait atteint le sommet du classement des ventes du New York Times en 2006.



## films

## Bruges et ses pralines en chocolat

Premier long-métrage pour le réalisateur britannique Martin Mc Donagh qui signe avec « Bons baisers de Bruges » un film policier plein d'humour noir mais manquant de rythme.



La ville de Bruges est appelée par les Flamands « la Venise du Nord ».

« Bons baisers de Bruges » (titre original : « In Bruges »). Film de Martin Mc Donagh. Genre : policier. Avec Colin Farrell. Durée 1 h 41.

La ville de Bruges est-elle l'enfer sur Terre ? Pour un jeune Irlandais tueur professionnel, la cité médiévale des Flandres belges est un trou perdu. Il y a atterri, en compagnie d'un « collègue de travail » sur le déclin, pour s'y planquer après une affaire qui a mal tourné, mais si sent mal jusqu'au jour où il croise une belle Flamande.

## Huis clos pour deux tueurs

Si le scénario paraît moyen, ce policier évite de tomber dans des clichés sanguinolents à souhait en présentant deux, puis trois tueurs dans un huis-clos

où le bien se mélange au mal, bref, où la morale bat de l'aile.

Non dépourvu d'humour noir grinçant, « Bons baisers de Bruges » est un drame où les personnages sont constamment tiraillés dans leurs pensées, ne sachant plus à quel saint principe se vouer.

Grâce à des situations décalées, le réalisateur Martin Mc Donagh, qui avait gagné un Oscar en 2006 pour son court-métrage « Six shooter », arrive à surprendre par moment le spectateur.

Malheureusement, le film, qui démarre lentement, ne trouve pas vraiment une vitesse de croisière, manquant de rythme malgré une ou deux scènes spectaculaires.

Les dialogues en français deviennent même parfois lourds et ne font rire peut-être que les Britanniques. Les jeux de mots anglais, qu'on imagine volontiers sur la bande originale, sont souvent sans effets.

F.B.

Festival du film de la Réunion  
Patrice Leconte président

La prochaine édition du Festival du film de La Réunion se tiendra à compter du 4 novembre, toujours à Saint-Paul.

Si la liste des films en compétition n'est pas encore définitivement établie, la présidente du festival Fabienne Redt a déjà reçu l'accord de principe du réalisateur Patrice Leconte pour présider le jury qui, chaque année, décerne des « Mascarins » en guise de récompense suprême.

Présidé en 2007 par Claude Miller, qui avait présenté en avant première « Un secret », le jury avait récompensé le très beau film libanais « Caramel », de la réalisatrice Nadine Labaki, et donné son coup de cœur à Valeria Bruni-Tedeschi,

la sœur de Carla pour les habitués des pages people, avec son long-métrage « Actrices ».

Manu Payet  
et Emmanuelle Béart

Les plus jeunes se souviennent de Patrice Leconte avec les indémodables « Bronzés », 3<sup>e</sup> du nom. Le cinéaste a signé des films plus aboutis (et plus drôles) comme « Le mari de la coiffeuse », avec un excellent Jean Rochefort, et l'incontournable et magistral « Ridicule ».

Le festival du film de la Réunion tiendra cette année sa 4<sup>e</sup> édition malgré les rumeurs

d'une possible annulation dans une ambiance de campagne électorale.

Ce rendez-vous des amoureux du 7<sup>e</sup> art a pour thème la réalisation d'une première œuvre française. Un zoom sur le cinéma d'Inde sera également fait en novembre prochain.

Manu Payet, qui vient de boucler le tournage de « Coco », un film réalisé par Gad Elmaleh, devrait faire partie du jury du festival après avoir effectué une tournée sur scène, avec son spectacle comique, dans plusieurs villes de France.

Les noms des actrices Emmanuelle Béart et Emmanuelle Seigner circulent également.



Le réalisateur Patrice Leconte a donné son accord de principe pour présider le jury du festival du film de la Réunion.

F.B.

## Un cinéma où les femmes ne sont pas que des fantasmes masculins

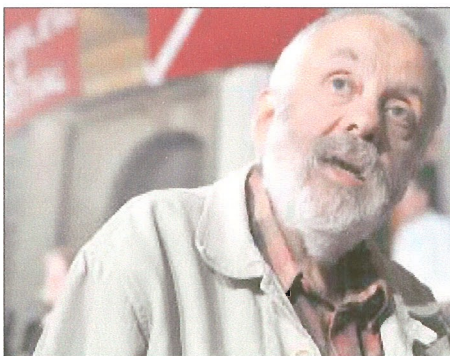
Le Britannique Mike Leigh, qui signe « Be Happy », sur les écrans mercredi en France, se dit « féministe ». Il juge être de sa « responsabilité » de cinéaste d'écrire « des rôles où les femmes ne sont pas de simples fantasmes masculins ».

– Dans votre film, Poppy l'optimiste et Scott le névrosé sont l'exact opposé l'un de l'autre, sont-ils les deux faces d'une même pièce ?

– C'est vrai, il y a un dialogue implicite entre le ying et le yang dans le film. On peut en faire une lecture zen. Poppy est en plein accord avec la nature même de l'existence – et le clochard qu'elle rencontre à un moment l'est aussi, bien qu'il semble avoir été ébranlé par un profond chagrin d'amour – tandis que Scott, le moniteur d'auto-école agressif, est totalement coupé de la vie, de ses émotions, de ses sentiments, et de ses propres objectifs. Mon film parle de cela, de se laisser porter, nourrir par la richesse de la vie.

– D'où est-venue l'idée de « Be Happy » ?

– De ma vie entière, et j'ai plus de soixante ans ! Chacun de mes films – c'est quelque chose



qui n'est même pas conscient, mais qui vient de ma propre vie – illustre une bataille, une tension entre la répression, et la liberté, l'anarchie, la liberté de pensée. J'ai grandi dans la bour-

geoisie terriblement répressive de la Grande-Bretagne des années 1950. Ma vie entière a été une recherche d'émancipation personnelle. Mes films parlent de cela.

– Vous voyez-vous comme un portraitiste de femmes ?

– Certainement. Je suis un féministe, à rebours de mon éducation. Lorsque je construis mes personnages, qu'ils soient féminins ou masculins, je m'efforce de leur donner plusieurs dimensions, afin de raconter l'histoire à partir de plusieurs points de vues. Car chaque personnage a sa propre vie, est le centre de son propre univers. Bien que mon point de vue sur le monde soit celui d'un homme hétérosexuel, ma responsabilité en tant que réalisateur est de raconter l'histoire en rendant justice à chaque personnage, masculin ou féminin. Mais au-delà, c'est aussi d'écrire de beaux rôles féminins, parce qu'il y en a peu dans le cinéma contemporain. Des rôles où les femmes ne sont pas de simples fantasmes masculins, comme dans beaucoup de films.

## le film

Drôlement excentrique, Poppy (Sally Hawkins) est une institutrice londonienne à l'aube de la trentaine, qui vit en colocation depuis dix ans avec son amie et collègue de travail, Zoe (Alexis Zegerman).

Lorsque son vélo est volé, elle décide d'obtenir son permis et prend des cours avec Scott (Eddie Marsan) éternellement renfrogné.

« Be Happy » est une comédie qui dresse un portrait chaleureux et empathique de cette jeune anglaise, notamment lors de soirées entre filles dans les bars ou pendant des cours de flamenco.

Dans quelques semaines à La Réunion...



interview

LE REALISATEUR PATRICE LECONTE

# « Je suis un cinéaste libre »

Il sera le président du jury lors du prochain festival du Film de la Réunion qui se tient, à compter du 4 novembre, à Saint-Paul. Patrice Leconte, réalisateur notamment de la trilogie des « Bronzés » mais aussi des « Spécialistes », de « Ridicule » ou encore de « Mon meilleur ami », revient sur sa carrière de cinéaste. Catalogué à ses débuts comme un réalisateur de comédies, Patrice Leconte, qui vit entre Paris et la Drôme, est devenu au fil de sa carrière un homme libre. Rencontre.

- Vous serez à la Réunion au mois de novembre pour le Festival du film. Pouvez-vous nous dire quel sera votre rôle ?

Patrice Leconte : « J'ai accepté d'être le président du jury durant le festival. En plus, comme j'aime voyager et que c'était pour moi l'occasion de venir à la Réunion, j'ai accepté. Ce sera la première fois que je viendrai sur l'île. »

- Allez-vous venir avec un film ?

- Au départ, je devais juste venir pour voir des films en tant que président du jury. Il se trouve que mon dernier long-métrage est justement terminé. Il doit sortir en France le 9 janvier prochain. Je viendrai donc le présenter en avant-première, en quelque sorte, à La Réunion.

- Ce film s'intitule « La guerre des miss ». Pouvez-vous nous dire de quoi il s'agit ?

- C'est l'histoire de miss qui participent à des concours. C'est une histoire très provinciale. Deux villages sont en compétition pour l'élection de miss Franche-Comté. Ça raconte la lutte entre ces deux villages.

- Vous êtes-vous inspiré de l'actualité pour faire ce film ?

- Non, pas vraiment. Je ne me suis pas inspiré de l'actualité. Je suis moi-même d'origine provinciale. Je ne suis pas attaché à Paris et à tout ce cinéma très parisien. C'était pour moi l'occasion de faire une comédie provinciale, avec des personnages attachants. Même ceux

qui sont a priori médiocres sont très attachants dans ce film et peuvent trouver grâce à mes yeux. Je ne cherche pas à me moquer des gens. Je peux d'ailleurs mettre en scène que des personnages que j'aime. C'est une des bases de notre métier de cinéaste je crois. C'est comme ça que je vois les choses.

## « Le poids des années et des films fait s'envoler l'insouciance. »

- Avez-vous suivi l'affaire miss France ?

- Non, ou alors de très loin. Le film n'est pas inspiré par cette affaire.

- Est-il difficile d'être reconnu dans la profession de réalisateur quand on fait des comédies ?

- Oui et non. C'est vrai qu'on a l'habitude de dire qu'il est difficile d'être reconnu dans ce métier quand on fait uniquement des comédies. Ce n'est pas les lettres de noblesse des réalisateurs sérieux. En tout cas, je ne souffre plus de cette éventuelle non-reconnaissance car j'ai aujourd'hui un statut très particulier. J'ai une filmographie atypique. J'ai fait des films tellement différents.

- Vous avez été un temps très critique vis-à-vis des critiques de cinéma. Pouvez-vous

nous en dire plus ?

- Je n'ai plus envie d'entrer dans ce débat sans fin. Les critiques n'ont qu'à critiquer...

- Le film « Les spécialistes » marque-t-il un tournant dans votre carrière ?

- C'est vrai que ça représente un tournant car j'étais alors un cinéaste de comédie. « Les spécialistes », ça m'a ouvert d'autres horizons. Le succès du film m'a conforté dans l'idée que je pouvais faire autre chose que des comédies. Je fais aujourd'hui des films qui correspondent à mes goûts hétéroclites. Je suis un cinéaste libre dans mes goûts.

- Sur quel projet travaillez-vous actuellement ?

- Ce n'est pas que je sois superstitieux mais je ne préfère pas trop en parler. Sinon, je travaille sur une mise en scène au théâtre. J'éprouve toujours du plaisir à faire du théâtre.

- Vous êtes l'auteur des « Bronzés ». Comment s'est passée votre rencontre avec l'équipe du Splendid ?

- Cela s'est fait très simplement. J'allais voir tous leurs spectacles au théâtre du Splendid. Je les trouvais formidables. Les acteurs n'étaient pas encore des vedettes et moi je débute, on avait alors des rapports faciles et quand un producteur leur a proposé de faire « Les Bronzés », ils ont demandé de travailler avec moi.

- Quel souvenir gardez-vous de cette époque ?

- Je me souviens qu'on avait plus d'insouciance qu'aujourd'hui, sans doute parce que



Patrice Leconte fait partie de ces cinéastes français qui savent tout faire. Entre « les Bronzés » et « Monsieur Hire ».

nous étions plus jeunes. Nous avions moins de pression et on faisait preuve de plus de légèreté. Le poids des années et des films fait s'envoler cette insouciance.

- « Les Bronzés 3 » est-il un film moins léger que les deux précédents ?

- Sur les Bronzés 3, nous avons essayé de garder cette légèreté. Mais 25 ans plus tard, nous étions attendus par tout le monde et nous n'étions pas insensibles à une certaine forme de pression. On ne pouvait pas être aussi légers qu'avant. Je garde des trois films un souvenir épatant. Nous n'é-

tions pas que dans les affres de la création.

- Comment expliquez-vous que l'épopée des « Bronzés » soit devenue culte ?

- C'est inexplicable. Je trouve ça merveilleux mais je ne sais pas pourquoi ça vous tombe dessus. Les gens revoient « Les Bronzés » comme si c'était un album photos de leurs copains. C'est assez unique. C'est au spectateur qu'il faudrait demander. Moi, quand je regarde « Le père Noël est une ordure », j'ai beau me dire que je vais regarder cinq minutes parce que je le connais par cœur, finalement je m'amuse toujours autant et je reste jusqu'au bout du film même si je connais toutes les répliques.

c'est un film musical réalisé au Cambodge et que personne n'a eu la curiosité d'aller voir. Sinon, j'ai beaucoup d'attachement pour « La fille sur le pont » avec Daniel Auteuil et Vanessa Paradis.

- Quel regard portez-vous sur le cinéma américain ?

- C'est une autre manière de faire du cinéma et ce n'est pas forcément une mauvaise manière. Chaque pays a sa spécificité. Le cinéma américain ressemble au pays, il est démesuré. On ne peut pas faire les mêmes films aux États-Unis et en Belgique. Tous les cinémas doivent exister. Le cinéma américain n'est pas moins indigeste qu'un autre. Ils font souvent de très bons films mais parfois, ça peut lasser de voir toujours autant d'effets spéciaux.

- Et le cinéma français : est-il en crise ou se porte-t-il bien ?

- Il est en crise parce qu'il se porte bien. Il y a beaucoup de très bons films en France et il existe beaucoup de gens qui ont du talent dans le cinéma français. Mais il se porte trop bien. On produit beaucoup trop de films en France, environ 240 par an. A mon avis, il faudrait en produire la moitié seulement. Il y a des films morts-nés dont on sait avant de les faire qu'ils ne marcheront pas.

- Votre premier long-métrage était tiré d'une BD. Est-ce une passion ?

- Non, c'est vrai que j'ai débuté dans la BD mais je ne dessine presque plus.

- Quelle est votre passion ?

- Faire du vélo dans la Drôme où j'habite la moitié de l'année.

Propos recueillis par Frédéric BANC

## Des « Vécés » à « Mon meilleur ami » une filmographie riche

Patrice Leconte est un des cinéastes français qui ont réalisé le plus de films. On dit généralement qu'il fait un film par an. En regardant sa filmographie, le compte est presque bon puisqu'il a réalisé 28 long-métrages depuis 1975.

Le premier d'entre eux s'intitule « Les vécés étaient fermés de l'intérieur » (1975), tiré de la BD Gollib.

Trois ans plus tard, il signe « Les Bronzés », qui à l'origine est une pièce de théâtre des comédiens du Splendid et qui s'appelle « Amour et crustacés ». C'est un succès et la suite des péripéties de la bande à Popeye ne se fait pas attendre. L'année d'après sort « Les Bronzés font du ski », tout aussi décapant et mordant.

Mais Patrice Leconte, c'est aussi « Les spécialistes » (1985) avec le duo choc Giraudeau-

Langvin. Il utilise ensuite Gérard Jugnot dans un rôle plus sérieux qu'à son habitude dans « Tandem » (1987), avec Jean Rochefort, et fait de même avec l'acteur Michel Blanc en lui proposant le très sérieux « Monsieur Hire » (1989). Vient ensuite « Le mari de la coiffeuse » en 1990. Ce n'est qu'en 1996 qu'il renoue avec le succès grâce à « Ridicule » après avoir essuyé un demi-échec avec « Les grands ducs » l'année précédente. Signalons encore dans cette riche filmographie « La fille sur le pont » en 1999 ou « Rue des plaisirs » en 2002.

En 2006, sortent « Les Bronzés amis pour la vie » (plus de 10 millions d'entrées) et « Mon meilleur ami », avec Daniel Auteuil et Dany Boon.

Son prochain film, « la guerre des miss », sort en janvier 2009.



« Popeye, tu casses, tu paies ! ». Scène culte des « Bronzés font du ski ».

## « Le cinéma français est en crise parce qu'il se porte bien »

- Vous avez le plus tourné avec Jean Rochefort. Est-il un de vos comédiens préférés ?

- Je n'aime pas trop faire de hit-parade pour les comédiens ou les réalisateurs. J'aurais du mal à dire quel est le meilleur. C'est vrai qu'avec Jean Rochefort, nous avons une certaine complicité. Nous sommes sur la même longueur d'onde. Il se passe la même chose avec Daniel Auteuil. Nous sommes très complices et cela nous permet d'aller loin quand nous travaillons ensemble.

- Quel est le film que vous avez réalisé dont vous êtes le plus fier ?

- Il ne faut pas l'écrire mais